Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 90 (1945)
Heft: 8

Artikel: L'armée française nouvelle
Autor: Juillerat, H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342282

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'Armée française nouvelle

L'Armée nouvelle, cette appellation courante de l'armée française 1945, veut définir une renaissance et une rénovation, renaissance des unités proprement métropolitaines, rénovation du matériel et partiellement de l'organisation.

En fait l'armée française n'a jamais cessé d'exister. Elle a duré de 1942 à 1944 par l'Armée d'Afrique qui en est une partie intégrante.

Une armée rétablie dans des traditions qui furent peut-être négligées, dans un esprit dont l'oubli, la déformation et même le reniement par certains Français avaient provoqué le désastre de 40, telle est l'armée française d'aujourd'hui « avec ses jeunes ardeurs et ses anciens drapeaux ».[1]

De cette tradition et de cet esprit il y eut toujours d'ailleurs, même pendant les années où l'armée comme telle dut abandonner le territoire de la Métropole, d'authentiques représentants en France et hors de France.

Grâce à eux, le pays a maintenu sa continuité. Pour n'avoir point perdu leur liberté, pour avoir refusé de se considérer comme vaincus, pour n'avoir pas admis une sujétion à l'étranger, ils permettent maintenant au général de Gaulle de revendiquer pour sa patrie les droits et les devoirs d'une grande nation.

D'autres pays ont subi et subiront encore des crises intérieures provenant de multiples facteurs : recherches de nouvelles frontières pour ceux qui réapparaissent sur la carte du

[1] Général de Gaulle. Discours du 2 avril 1945.

monde, nécessité de trouver de nouvelles formules d'existence sociale et politique pour ceux dont les régimes périmés se sont écroulés, réajustement du gouvernement à la nation pour d'autres pays encore dont les monarques et les ministres rentrent d'exil, ayant perdu les contacts nécessaires pour avoir vécu une vie différente de la leur, et qui se heurtent souvent à des chefs de bandes, de clans, de partis dont le mérite est de s'être insurgé contre l'occupant.

Que l'unanimité des Français soit absolue, rien ne serait plus faux que de le prétendre, mais il existe une unanimité de base, une identité de vues sur un certain nombre de principes qui ont permis d'éviter des difficultés majeures.

La nécessité de l'armée, d'une armée forte, est un point de vue commun à tous les Français d'aujourd'hui. Il résulte en premier lieu de la douloureuse expérience de 40. Il se justifie ensuite par l'obligation impérieuse qu'il y a de rendre effective la revanche de 44 et 45. Il est le corollaire enfin de tout besoin de grandeur.

La permanence de la France, sa permanence par son armée, telle est donc la raison pour laquelle notre grande voisine se retrouve et se relève avec un élan extraordinaire et une sérénité qui lui permet d'envisager et de résoudre les difficultés parfois graves, les problèmes complexes de sa reconstruction.

* * *

Au commencement, la libération presque totale du territoire étant accomplie, il importait d'abord de maintenir l'unité de l'armée, c'est-à-dire de réaliser la fusion de l'Armée d'Afrique et de l'armée de l'intérieur.

Déjà une fois l'histoire avait produit en France deux forces concurrentes lorsqu'en 1792 les armées coalisées de l'Europe envahissaient son sol. Le général de Gaulle démontre excellemment [1] combien il fut difficile et long de souder les unités de

[1] *La France et son armée*, CHARLES DE GAULLE, Paris, Plon, 1938.

l'Ancien Régime et les bataillons de volontaires levés pour la défense des frontières. L'unité nationale était pourtant, comme en 1944, un fait accompli, une même ardeur passionnée animait les combattants de 93 et ceux de la Résistance, mais l'impréparation des troupes de la Révolution produisait le gaspillage, rendait l'action désordonnée, conférait à toute entreprise un caractère de grandeur mais de confusion.

Cette leçon a servi. L'armée française de l'intérieur a joué utilement son rôle en 1944. Fallait-il la jeter dans la bataille rangée ? C'eût été précisément la gaspiller. Et pourtant elle était bouillante de forces encore inemployées.

Dès avant la libération, le gouvernement et le commandement français s'étaient souciés de former une seule armée, de créer une fusion heureuse entre l'armée d'Afrique et les forces françaises de l'intérieur.

L'armée d'Afrique était régulière, à base de troupes indigènes mais avec un fort contingent de Français. Ses cadres sont en grande partie formés d'officiers et de sous-officiers d'active qui, normalement, poursuivirent leur carrière. De très nombreux éléments, officiers et soldats de réserve, ne furent pas démobilisés de 1939 jusqu'à maintenant. Il faut y ajouter le grand nombre de militaires de tous grades qui ne se résignèrent pas à être licenciés et qui rejoignirent le Maroc ou l'Algérie après la périlleuse traversée des Pyrénées et d'invraisemblables aventures en Espagne.

A l'intérieur, la résistance avait organisé ses troupes avec tout ce que le terme de clandestinité révèle de difficultés. Ses divers groupements, les uns de caractère purement militaire, les autres d'inspiration politique se rejoignirent peu à peu. Leur ampleur, leur but commun les avaient conduits à chercher l'unité. Leurs liaisons avec le général de Gaulle étaient nombreuses. Finalement celui-ci les groupa sous le commandement unique du général Kœnig avec l'appellation commune de Forces françaises de l'Intérieur. C'était un premier pas vers « la seule armée française ».

Par leurs actions préventives, par le soulèvement progressif et ordonné de l'été 1944, les F.F.I. désorganisaient les arrières allemands et empêchaient la Wehrmacht de se rétablir avant longtemps sur une ligne de résistance.

Les forces d'invasion anglo-américaines dans le Nord-Ouest, puis l'Armée d'Afrique débarquant dans le Midi progressaient à pas de géants et ne s'arrêtaient qu'à la frontière de Hollande, sur la Meuse, sur les Vosges et devant la Trouée de Belfort.

Les F.F.I. étaient dépassées. Leur tâche paraissait achevée, mais elles n'avaient pas atteint de loin leur effort maximum. Pleines d'élan, elles ne trouvaient plus d'ennemi. Fallait-il, pour utiliser ce potentiel, les aligner sur le front de bataille ? Leur équipement de fortune, leur armement minime ne le permettaient pas. D'autre part, elles étaient formées pour la guérilla, pour le coup de main, mais pas pour la bataille à grande manœuvre, pour la guerre de matériel. Il n'en fallait pas moins craindre que toutes ces bonnes volontés ne dégénérassent en mécontentement par un effet de refoulement.

Il ne fallait pas non plus que, bénéficiant d'un pouvoir transitoire, en attendant que l'Etat installe ses représentants officiels, elles ne s'érigeassent elles-même, par l'influence de certains éléments ou de certains partis, en pouvoir régulier et qu'elles n'appliquassent dans la régence de leurs cercles régionaux les méthodes sommaires de jugement, de réquisition et d'administration que nécessitait la clandestinité.

Ce pas difficile à franchir, le gouvernement l'a intelligemment et habilement sauté. Il a fait acte de ferme autorité en réclamant la reddition des armes. Seules ont été maintenues des formations homogènes à qui furent dévolues des missions de police et de garde à la frontière. D'ailleurs une sélection s'opérait. Des hommes qui avaient tenu le maquis durant de longs mois demandaient à revoir leurs familles, à reprendre une activité civile. Il restait des volontaires qui voulaient servir. Des milliers d'entre eux furent engagés contre les ports atlan-

tiques que leurs garnisons allemandes tenaient toujours. Des bataillons se formèrent auxquels, à défaut d'un armement complet, on a pu remettre des équipements. Ils restèrent en arrière, à l'instruction, formant la base des futurs régiments.

Mais déjà l'Armée proprement dite incorporait des spécialistes, en mobilisait. Des hommes retrouvaient leurs anciennes unités et s'y réintégraient normalement. Et les F.F.I. comme tels, endivisionnés sous les ordres du général Billotte, prenaient leur place sur le front de la 1e Armée, s'accrochant pendant deux mois aux crêtes des Vosges et participant à la reconquête de l'Alsace. Il s'agissait principalement de troupes spéciales dont les hommes avaient des motifs impérieux de vouloir aller au feu, telle cette brigade Alsace-Lorraine aux brillants états de services sous les ordres du colonel Berger, alias l'écrivain André Malraux.

L'offensive de von Rundstedt dans les Ardennes démontrait en janvier la nécessité d'une armée française forte. Strasbourg était de nouveau menacée. Le général de Gaulle obtenait des Alliés le matériel nécessaire à la mise sur pied de huit nouvelles divisions. Sur ces entrefaites la poche de Colmar était liquidée. L'armée française au Rhin, tout en montant une garde vigilante, profitait immédiatement d'un instant de répit, avant de franchir le fleuve, pour continuer sa réorganisation.

Les unités de la division Billotte refondues reprenaient les numéros d'anciens régiments, l'instruction de ces unités était poussée plus vigoureusement. L'armement arrivait.

Le 2 avril, à Paris, le général de Gaulle remettait aux chefs des régiments nouveaux ou reconstitués leurs drapeaux. Un journal écrivait : « L'armée est aujourd'hui le plus vivant symbole de notre renaissance ».[1] Et, dans un entretien récent avec la presse, le général de Lattre de Tassigny pouvait s'écrier : « Il n'y a qu'une armée française, ainsi que le général de Gaulle l'a dit, une seule armée, mais des plus splendides que la France

[1] Journal *Le Monde*, Paris, 2 avril 1945.

ait jamais eues, une armée dont la science, la technique, la compréhension, l'ardeur, sont au-dessus de tous éloges. »[1]

L'armée française était donc ressuscitée. Elle s'était édifiée sur la base solide de l'Armée d'Afrique qui en fut aussi la charpente et dont l'esprit agit comme un levain.

Sans heurts, logiquement, méthodiquement, l'amalgame de toutes les forces françaises était achevé. L'armée française était définitivement une. Elle n'avait plus qu'à croître avec la santé et la vigueur d'un corps sain.

Plt. H. JUILLERAT.

N.-B. — Cet article était écrit au moment où, le 15 mai, le général de Gaulle s'adressant à l'Assemblée consultative, soulignait l'importance de l'armée dans la résurrection de la France. On nous permettra deux citations :

« Le seul chemin, dit le général, qui put nous mener là, était le chemin des batailles. Il fallait que nos forces nouvelles allassent à l'ennemi pour le frapper, le tuer ou le prendre. Combien nous fut âpre et lourde la difficulté de mener le combat. L'appareil officiel de l'administration et du commandement, longtemps tourné contre la guerre ou tout au moins enchaîné par des consignes d'immobilité, les possibilités d'armement autonome presque entièrement anéanties, les communications coupées sous peine de mort entre la nation elle-même et ceux qui, au loin, tenaient le tronçon de son glaive, les variations compliquées du concours de nos Alliés, telles furent les conditions dans lesquelles fut maintenu, déployé, développé, l'effort militaire de la France ».

Le chef du gouvernement français avait dit au début de son discours : « ...pour que le but fût atteint, il fallut une

[1] *La Suisse* du 6 mai 1945, « Le général de Lattre de Tassigny reçoit la presse ».

action nationale unique ». C'est par l'armée et en pleine bataille que cette unification fut commencée et achevée pour l'assaut final. Le général n'a pas manqué de l'évoquer : « Qu'on songe dit-il, à la gigantesque bataille de France, durant laquelle nos forces ne cessèrent de frapper chaque jour plus fort que la veille, soit qu'elles vinssent de l'Empire, noblement, consciemment fidèles..., soit qu'elles eussent été secrètement formées à l'intérieur de la métropole, afin de paralyser par mille actions tout l'ensemble des communications ennemies. »

» Qu'on se représente la ruée finale, victorieuse, où nos armées, définitivement soudées, chassèrent devant elles au cœur de l'Allemagne, puis en pleine Autriche, l'adversaire en déroute, ou forcèrent, contre l'Allemand, les passages fortifiés des Alpes, ou firent capituler l'ennemi tout le long de la côte de l'Atlantique. »